

2011 — LA CABANE DANS LES BOIS

→ DREW
GODDARD

Slasher ultime, le film s'appuie autant sur les codes du genre qu'il œuvre à son grand dérèglement.

Pour ceux qui gardent un œil bienveillant sur la production d'épouvante contemporaine, LA CABANE DANS LES BOIS se laisse découvrir comme un bel hommage au genre, enchaînant les clins d'œil complices séquence après séquence. Pour l'amateur fervent du cinéma d'horreur, le film s'ajoutera à la longue liste des pastiches métaréflexifs qui, depuis le succès de la saga SCREAM, s'intéressent davantage à démonter la petite mécanique du genre qu'à se consacrer à la fabrication rigoureuse de l'effroi. Enfin, pour d'autres, plus sensibles à la mythologie du genre, le film, aussi loufoque soit-il, se laissera lire comme le film d'horreur ultime, au sens où le travail de révélation des codes et des ficelles auquel il se livre se donne comme définitif, tant du point de vue de l'histoire (rien ne pourra plus jamais être sauvé, parce que plus rien n'est capable de sauver quoi que ce soit, pas même le courage, l'ingéniosité, la jeunesse ou – dernier espoir vain – la virginité de l'héroïne) que de son dispositif narratif métaphorique (la mise en scène de l'horifique comme artisanat obsolète). Tous s'accorderont à voir dans LA CABANE DANS LES BOIS une vibrante lettre d'amour au genre, drôle et enjouée, comme seule une lettre de rupture peut parfois l'être. Il est périlleux d'évoquer le film sans en révéler quelques-uns de ses secrets fondamentaux (un lecteur averti est un spectateur sans regret). Un petit groupe d'étudiants, forcément surexcités, veulent passer quelques jours de vacances dans une cabane, forcément inquiétante – tableau et décorations à donner la chair de poule, miroir sans tain dissimulé, sous-sol secret rempli d'artefacts effrayants. D'autant que pendant que certains personnages commencent à se comporter étrangement (mention spéciale au baiser torride offert par l'une des deux jeunes filles à une effrayante et agressive tête de loup empaillé), d'autres prennent peu à peu conscience de la présence de caméras de surveillance et d'un sordide canevas scénaristique dont ils seraient de simples marionnettes. Depuis le début du film, un ambigu montage alterné



dévoile des laborantins qui, depuis un repère secret et hautement sécurisé, surveillent et contrôlent chaque pas de chaque personnage, comme s'ils étaient les scénaristes-réalisateurs d'un show de télé-réalité dont la mission est bien de supprimer un par un chacun des jeunes gens. Ainsi, le *Loft Story* se transforme bien vite en *Gore Story*. Si les premières scènes accumulent les références aux œuvres matricielles de Romero, Carpenter, Raimi ou Craven, la seconde partie du film, de manière parfaitement grand-guignolesque, se mue en jeu de massacre festif où tout le catalogue du bestiaire fantastique

(américain et japonais) se voit convié jusqu'à un final lovecraftien. Magistralement roublarde, cette intrigue décomplexée ne pouvait être que le fruit de Joss Whedon (créateur de la série BUFFY CONTRE LES VAMPIRES¹⁹⁹⁷⁻²⁰⁰³ et réalisateur des deux premiers films AVENGERS) et de Drew Goddard (l'un des scénaristes de la série LOST²⁰⁰⁴⁻²⁰¹⁰). Les connaisseurs auront reconnu leur amour des narrations emboîtées, des dispositifs de mise en abyme, du second degré et de l'anti-autoritarisme. Dans cet incroyable bric-à-brac cauchemardesque, les thématiques du slasher se révèlent les plus structurantes, comme si la définition des archétypes des personnages, le choix des outils du supplice et le rythme infernal du *survival* ne pouvaient qu'y puiser leur source. Car les auteurs savent que ce qui fait du slasher le sous-genre de l'horreur le plus fécond est le rôle qu'il octroie à la pulsion scopique, plaçant le regard voyeuriste au centre du dispositif. Le film retourne le regard du spectateur en de nombreux endroits, du prologue faussement naïf qui montre la principale protagoniste en petite culotte depuis une fenêtre, jusqu'à la scène des laborantins hurlant devant leur écran géant pour voir les seins d'une victime, en passant par la séquence du dilemme moral d'un jeune homme voyant par inadvertance la fille qu'il convoite se déshabiller de l'autre côté d'un miroir sans tain. Voir le sexe, voir la mort, encore et toujours... Ne faut-il pas remiser la recette ? LA CABANE DANS LES BOIS, c'est en fin de compte l'histoire d'un peep-show horrifique que l'on ferme. ♦ DICK TOMASOVIC